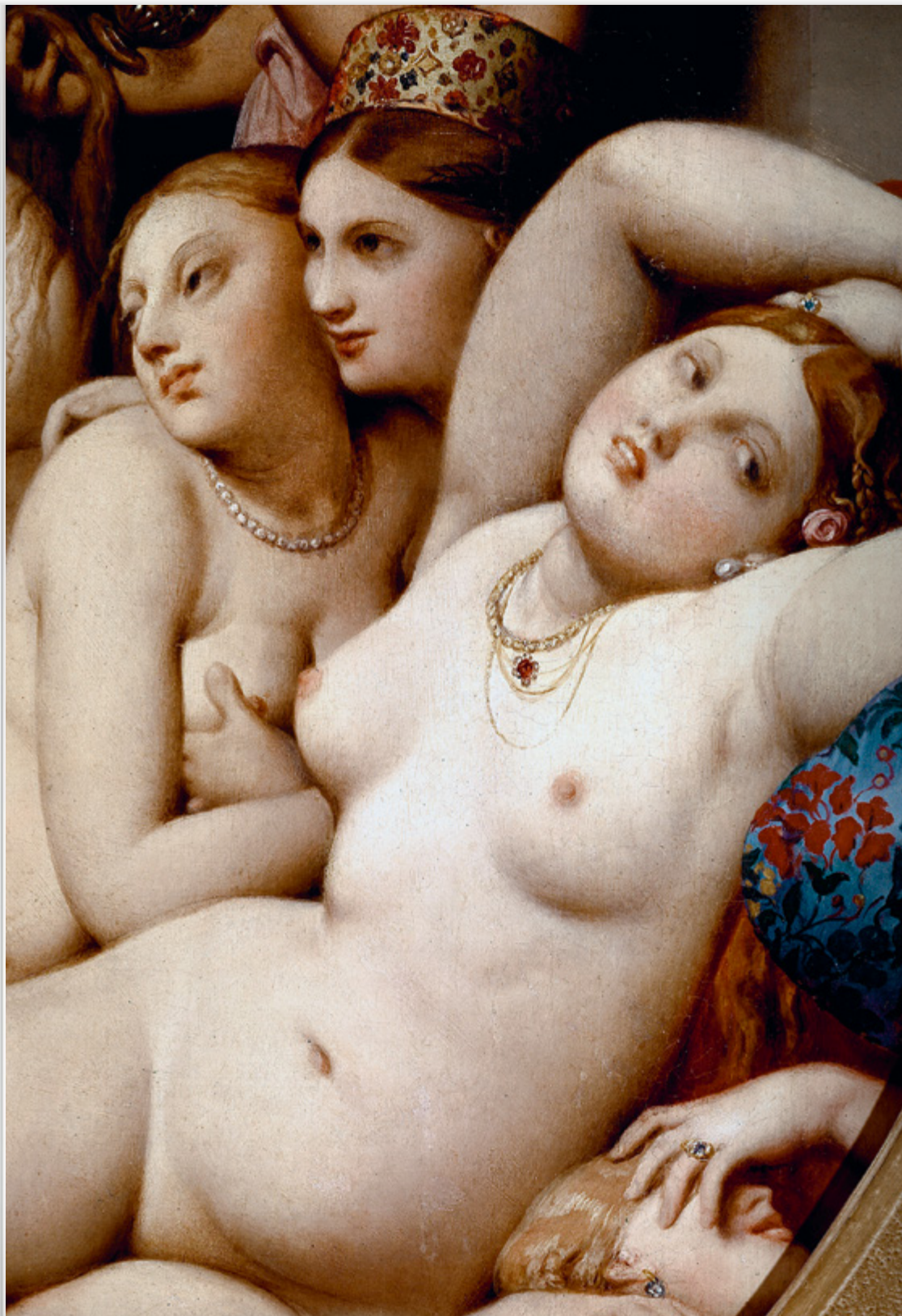


comme souffrant ou ayant souffert d'addiction sexuelle : Napoléon III, Mirabeau, le marquis de Sade, Henri IV, Mao Tsé-toung, Félix Faure, James Joyce, les rois d'Angleterre Édouard VII et Henri VIII, Léon Gambetta, Mussolini (pendant quatorze ans, il aurait eu des relations sexuelles avec une femme différente chaque jour), Warren Beatty, Jack Nicholson, Pablo Picasso, Adolphe Thiers, Dominique Strauss-Kahn ou encore le président américain John Fitzgerald Kennedy. Ce dernier prétextait ses crises de migraine pour les calmer entre les bras d'une maîtresse ou d'une prostituée : « Trois jours sans faire l'amour, disait-il, et c'est le mal de tête garanti. » Quelques heures avant son débat télévisé avec Richard Nixon, lors de sa campagne présidentielle, il se détendit en s'isolant dans un studio voisin en compagnie de l'une de ses secrétaires. Le jour de son assassinat, son frère Robert s'empressa de mettre à l'abri des photos compromettantes prises dans les appartements de la Maison-Blanche. On le voyait en plein coït, dans une baignoire, dans son bureau, le visage masqué mais reconnaissable à sa silhouette.

Filmographie : *Shame*, de Steve McQueen (2011).

ADULTÈRE : Les causes de l'adultère sont nombreuses. On observe surtout que, de par la nature même de sa libido, l'homme a toujours besoin de nouvelles expériences sexuelles, aussi excellente que soit son épouse. La femme se laisse entraîner dans des aventures extraconjugales le plus souvent par lassitude d'un mari insuffisant sur le plan charnel comme sur le plan affectif. La plupart des civilisations a toujours considéré la femme infidèle comme beaucoup plus coupable que l'homme. Aucun crime ne fut par le passé plus sévèrement puni. Dans la Chine impériale, l'épouse adultère était condamnée au plomb fondu, versé à l'endroit par où elle avait péché. En Iran, elle était plongée dans l'eau





Iconographie : *La Grande Odalisque*, tableau de Jean Auguste Dominique Ingres (1814). Ingres s'inspira de sa propre œuvre pour réaliser plusieurs personnages du *Bain turc*.

BAISER : « Baiser » signifie appliquer ses lèvres sur une chose ou sur la partie d'un corps humain. Lorsqu'un rapport sexuel accompagne les baisers donnés à un individu, le verbe prend le sens vulgaire qu'on lui connaît. Malgré l'intensité érotique du baiser, on ne se prive pas de le donner en public. Si l'empereur Tibère, en 30 apr. J.-C., dut interdire ces démonstrations à Rome, ce ne fut que pour enrayer une épidémie d'herpès dont il était lui-même victime. En revanche, dans l'Europe de la Renaissance, le baiser public fut considéré comme un outrage aux bonnes mœurs et réprimé plus sévèrement encore que le viol ou le rapt. Dans certaines villes d'Italie, on ne s'exposait qu'à des châtiments corporels ou à l'emprisonnement, mais la cité de Fermo alla jusqu'à prévoir la décapitation et Rome les galères perpétuelles. Dans la Florence des Médicis, les coupables étaient exilés. Au XVII^e siècle, Naples condamnait encore les contrevenants à la peine capitale. La peine était réduite si c'est une prostituée ou une courtisane que l'homme embrassait. Dans un tel cas, il était contraint de l'épouser. Les Italiens séjournant en France sous Louis XIV se disaient choqués de voir les Français échanger publiquement des baisers. Certains comparaient même à un immense bordel les simples promenades du soir réunissant les personnes des deux sexes amoureusement enlacées.

Le baiser étant l'emblème de toute l'expérience érotique, l'illustre *Kama sutra* (voir *Kama sutra*) aborde la manière chaste et sensuelle de donner un baiser : « On baise le front, les yeux, les joues, la gorge, la poitrine, les seins, les lèvres, l'intérieur de la bouche, la jointure des cuisses, les bras et le nombril. Avec une jeune fille,

CLITORIDECTOMIE : Ablation du clitoris. Le clitoris fut décrit pour la première fois par l'Italien Gabriel Fallope au XVI^e siècle. Dans l'Antiquité, Hippocrate le désignait comme « serviteur qui invite les hôtes ». Au temps du grand médecin grec, des anatomistes attribuaient au clitoris une déformation hermaphrodite ; d'autres prétendaient que, plus il était grand, plus la femme devenait avide de rapports sexuels, « problème honteux et inconvenant ». L'ensemble de la communauté médicale prescrivait son ablation, n'admettant pas qu'à l'instar du pénis il puisse avoir une fonction érectile. Pour l'opération, la femme devait être placée sur le dos, jambes serrées, jusqu'à ce que la cavité se détende. Après quoi, la partie qui dépassait était maintenue par de petits forceps et sectionnée au scalpel. Sous Louis XIV, le médecin Nicolas Venette dénonça la trop grande volupté et les « chatouillements excessifs » que provoquait le clitoris. Dans l'Europe du XIX^e siècle, quelques hautes sommités de la science et de la médecine préconisèrent la clitoridectomie afin de remédier à l'excessive lubricité des femmes. Le grand Corvisart conseilla l'amputation du clitoris chez les nymphomanes. En 1842, le théologien et médecin Pierre Jean Corneille Debreyne rendit le clitoris responsable de toutes les tentations et ne voyait en lui que l'instrument d'un plaisir nullement nécessaire à la procréation. Ainsi, dans son *Mæchialogie*, envisagea-t-il lui aussi la clitoridectomie afin de prévenir les graves pathologies susceptibles de naître de l'excitation permanente du « bouton d'amour ». En 1882, le médecin turc Demetrius Zambaco se déclara adversaire des plaisirs solitaires et rédigea un traité sur la masturbation féminine. Prenant le cas de deux fillettes, il expliqua que « l'aberration morale avait atteint des limites si avancées qu'elles s'ingéniaient pour inventer des moyens d'excitation et de satisfaction étonnants et inouïs ». Il se résolut à procéder à la clitoridectomie au fer rouge sans anesthésie : « On conçoit facilement

que les enfants devenues moins excitables soient aussi moins portées à se toucher » (Demetrius Zambaco, *Onanisme avec troubles nerveux chez deux petites filles*). Ce n'est qu'au XX^e siècle que prit fin en Occident la pratique de la mutilation génitale féminine.

CLITORIS : Dans la mythologie grecque, Clitoris était la fille d'un Myrmidon, les Myrmidons étant une peuplade de Thessalie. Zeus devint amoureux de Clitoris, mais elle était de si petite taille que le dieu dut se transformer en fourmi pour jouir de ses amours.

CLYSTÉROPHILIE : Excitation sexuelle provoquée par l'administration d'un lavement. Le mot provient de « clystère », qui désignait, autrefois, à la fois le lavement lui-même et la seringue utilisée à cet effet. Dans ses Mémoires, Madame de Staël rapporte un cas de clystérophilie. Son ami le comte de Laval, alors enfermé à la Bastille, prétextait une maladie pour se faire administrer par plaisir deux lavements quotidiens par l'apothicaire de la prison. En 1906, le romancier Jean Lorrain, clystérophile, succomba à une lésion du colon causée par un clystère.

COMPLEXE D'AGAR-SARAH : Voir AGAR-SARAH (COMPLEXE D').

COMPLEXE DE DIANE : Voir DIANE (COMPLEXE DE).

COMPLEXE DE DON JUAN : Voir DON JUAN (COMPLEXE DE).

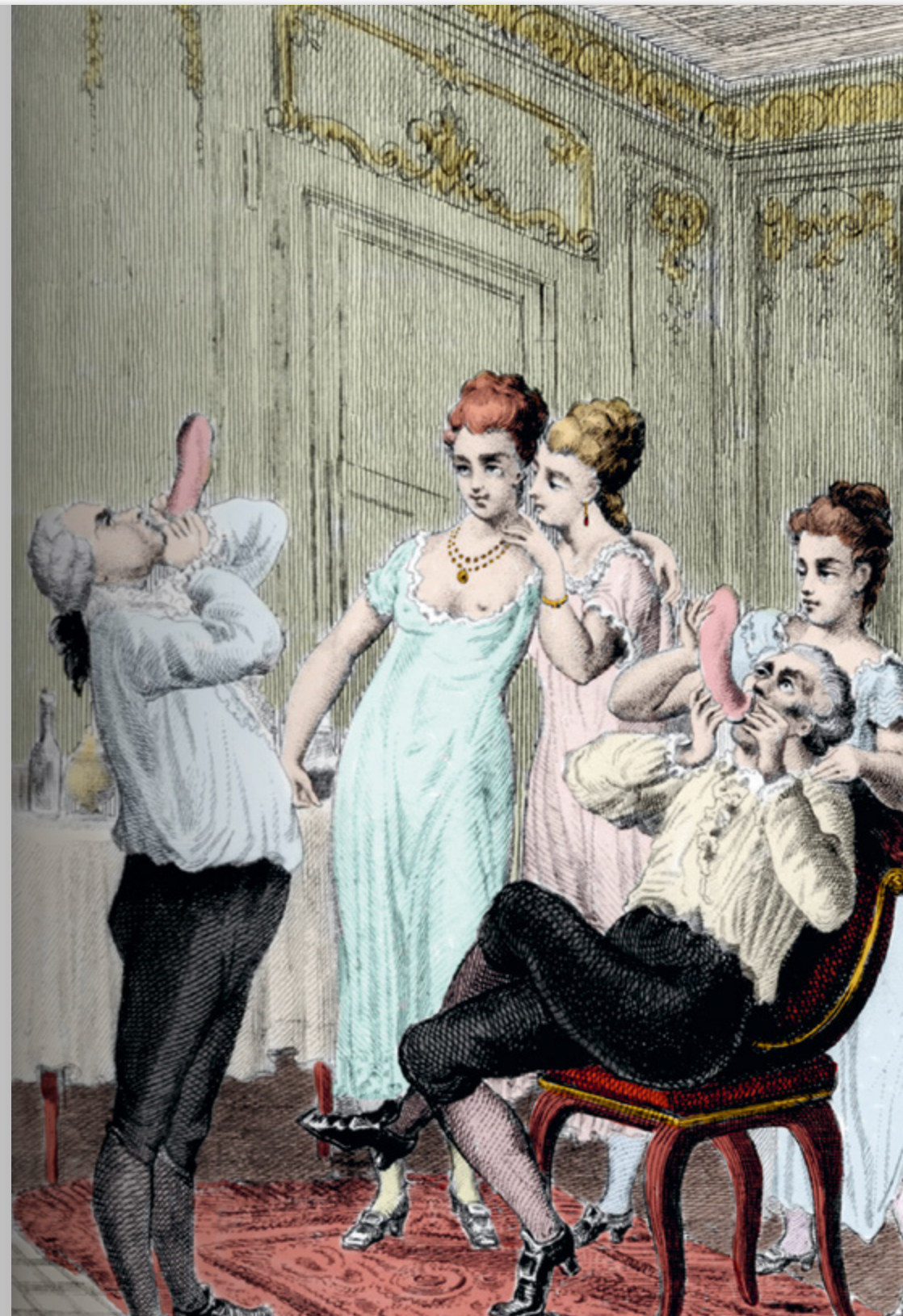
COMPLEXE D'ÉLECTRE : Voir ÉLECTRE (COMPLEXE D').

COMPLEXE DE THYESTE : Voir THYESTE (COMPLEXE DE).

CONDOM : Au XVIII^e siècle, les médecins prirent l'habitude de nommer le préservatif « gant d'amour » ou « étui de baudruche ». Pour Casanova, ce fut l'expression « redingote anglaise », qui devint plus tard « capote anglaise ». Ses contemporains en attribuaient en effet l'invention à un certain Condom, médecin hygiéniste britannique qui, vers 1665, aurait suggéré à Charles II de l'utiliser afin de limiter sa descendance illégitime. On ne trouve trace nulle part de ce Condom. Toujours est-il que son nom reste associé à la désignation du préservatif. Le *Journal de pharmacie et de chimie* de 1821 évoque la visite, dans une officine française, de deux clientes venues demander des « capotes de santé dont l'invention déshonora Sir Condom qui fut obligé de changer de nom pour se soustraire aux huées de ses compatriotes ».

Le condom, ou préservatif, fait partie de ces nombreuses inventions que l'on croit récentes et qui sont en réalité millénaires. Les Égyptiens le fabriquaient à partir de boyaux d'animaux, les Japonais utilisaient des écailles souples de poisson, les Chinois du papier de soie huilé, les Romains des vessies de chèvre, de bouc ou de cochon. Dans les temples grecs dédiés à Aphrodite, déesse de l'Amour, les prostituées veillaient à ce que les fidèles portent des préservatifs. Dans la France médiévale, l'Église dénonça le port du préservatif, symbole d'adultère et de luxure. Vendeurs et fabricants étaient condamnés au bûcher.

À la fin du XIV^e siècle, avec la diffusion de la syphilis sur le continent européen (voir *Syphilis*), le rôle du préservatif devint essentiellement préventif. L'anatomiste italien Gabriel Fallope conçut un « fourreau d'étoffe légère, fait sur mesure, pour protéger des maladies vénériennes ». Plus élaboré, il comportait un ruban de tissu permettant de le nouer à la base du pénis et d'éviter ainsi



statue était placée dans le temple de Vénus. L'art grec le représente sous l'apparence d'un enfant ailé, les yeux parfois bandés pour indiquer l'aveuglement de l'amour. C'est de son nom que découlent les mots « érotisme », « érotique » et autre « érogène » (de « zone érogène »).

ESCADRON VOLANT : Nom donné à l'ensemble des demoiselles d'honneur de Catherine de Médicis ayant pour mission de séduire à des fins politiques de hauts personnages du royaume. Contrairement à l'idée reçue, le nom d'« escadron volant » ne fut pas inventé du vivant de la reine mère. Il n'apparut pour la première fois qu'en 1695 sous la plume de l'auteur anonyme des *Amours de Henri IV, roi de France, avec ses lettres galantes et les réponses de ses Maîtresses* : « Catherine de Médicis avait toujours un Escadron Volant, s'il m'est permis de parler ainsi, composé des plus belles femmes de la cour, dont elle se servait pour découvrir leurs plus secrètes pensées. » En trente ans d'existence, le nombre d'espionnes de l'escadron volant varia de quatre-vingts à plus de cent. Choies pour leur beauté et leur finesse d'esprit, elles savaient circonvenir les intrigants sans être démasquées. Elles furent particulièrement précieuses à Catherine de Médicis pendant les périodes troublées des guerres de Religion. En devenant sa maîtresse, Isabelle de Limeuil détourna le prince de Condé de son rôle de chef protestant. Ses charmes furent même à l'origine de la paix d'Amboise, signée en 1563. Les entreprises galantes de Louise de La Béraudière, dite la belle Rouet, permirent un temps à la reine de maîtriser les ambitions d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre. Au lendemain du mariage de sa fille Marguerite avec le futur Henri IV, dont la famille l'avait si souvent combattue, Catherine de Médicis s'empressa de déléguer à son gendre sa meilleure et sa plus jolie espionne, Charlotte de Beaune-Semblançay.

Il s'agissait, pour la jeune informatrice, de s'assurer de la loyauté du mari envers le roi. La liaison qu'ils entretenirent devint une idylle de cinq ans, pendant lesquels Charlotte se rendit odieuse auprès de Marguerite. En 1574, lorsque le duc d'Alençon, le plus jeune fils de la reine, s'aboucha avec les fameux la Mole et Coconnas pour détrôner son propre frère Charles IX, Charlotte reçut l'ordre de coucher avec lui et de le dissuader d'entrer dans la conspiration. Elle devint la maîtresse du duc de Guise, qui disputait la couronne à Henri III. En décembre 1588, à Blois, le duc passa avec elle la nuit précédant son assassinat. Elle manqua d'être elle aussi exécutée et partit à Paris retrouver son mari François de La Trémoille. Le 5 janvier suivant, Catherine de Médicis s'éteignit. Avec sa mort disparut l'escadron volant.

Littérature : César Lecat de Bazancourt, *L'Escadron volant de la Reine*, roman (1836).

Iconographie : *Catherine de Médicis*, tableau de François Clouet (vers 1570).

EXHIBITIONNISME : L'exhibitionnisme en tant que perversion ou obsession dite morbide est exclusivement observé chez l'homme. L'exhibitionnisme féminin est plutôt narcissique. À l'inverse de l'homme qui ne dévoile que ses parties génitales aux inconnus (surtout aux inconnues), la femme exhibitionniste cherche à montrer son corps tout entier dans un but de séduction. Elle est poussée par le besoin de se dévêtir en public et aime tenter de se faire surprendre nue. Marilyn Monroe confia à sa première psychanalyste Margaret Hohenberg qu'elle était exhibitionniste et lui décrivit plusieurs de ses rêves de nudité. Lorsqu'elle était mannequin, elle laissait régulièrement ouverte la porte de la pièce où elle se changeait dans l'espoir d'attirer des regards indiscrets. Ses troubles psychotiques, sa personnalité tourmentée dus

ses grandes vedettes avec Rigolboche, la Goulue, Grille d'Égout, Nini Patte en l'Air, Jane Avril, la courtisane Liane de Pougy; et ses grands cabarets: *Le Bal Chicard*, *La Closerie des Lilas*, l'Élysée-Montmartre, *Le Moulin-Rouge*, *Le Moulin de la Galette*. Quant aux affiches de Toulouse-Lautrec et la musique d'Offenbach, ils lui furent systématiquement associés.

Filmographie: *French Cancan*, de Jean Renoir (1954).

Citation: « Le cancan, c'est le délire des jambes, c'est une furie qui n'a rien d'égal. Mes bras ont le vertige, mes jambes sont folles » (Marguerite Bedel dite Rigolboche, *Mémoires de Rigolboche*).

Iconographie: *Le Chahut*, tableau de Georges Seurat (1889-1890); *Bal au Moulin Rouge*, tableau d'Henri de Toulouse-Lautrec (1890).

FRENCH KISS: À partir du XVIII^e siècle, le nombre de voyageurs américains en France augmenta avec le développement des transports maritimes. Les premiers « touristes » d'outre-Atlantique furent charmés par ce baiser avec la langue qu'échangeaient les amoureux et le nommèrent *french kiss*.

Selon les anthropologues Clellan Ford et Frank Beach (*L'Aventure sexuelle*), le *french kiss* n'est adopté dans le monde que par sept cultures. La plupart des pays l'estiment très peu. Dans certains, on l'évite parce qu'il favorise la transmission de bactéries et du virus d'Epstein-Barr, responsable entre autres de l'angine. La salive, surtout dans les pays du Tiers Monde, peut communiquer le cancer du naso-pharynx. Un seul baiser peut en effet transmettre environ 280 virus et bactéries. En Inde, où il est d'ailleurs interdit de s'embrasser dans la rue, on le considère même comme licencieux. Dans les années 1970, les diverses organisations religieuses dépensaient des fortunes en croisades antibaiser français au cinéma. Ces campagnes entraînaient régulièrement des débats au Parlement, un sondage d'opinion ayant révélé que 80 % de



l'histoire du cinéma, elle est à l'origine du très populaire terme «vamp», qui désigne une femme fatale. Elle fut d'ailleurs la première actrice à embrasser un homme à l'écran. En 1915, elle interpréta le rôle principal du film *Embrasse-moi, idiot*. Sa beauté et son pouvoir de séduction fascinèrent tant le public qu'elle reçut ce nom de «vamp» par allusion au poème de Rudyard Kipling «Les Vampires» dont était tiré le film. Prédestinée à ces rôles de séductrice provoquante, elle fit carrière sous le pseudonyme de Theda Bara, anagramme de *Arab Death* (*Mort arabe*).

GRÄFENBERG (ERNST) : Gynécologue allemand né en 1881 et mort en 1957. On lui doit l'invention du stérilet (1929) et la découverte d'une zone érogène située sur la paroi antérieure du vagin, dont il fit pour la première fois mention en 1950 dans *The International Journal of Sexology*. En 1981, les médecins John Perry, Frank Addiego et Beverly Whipple donnèrent à cette zone érogène le fameux nom de «point G», d'après Gräfenberg. Si de nombreux jouets érotiques vantent leur stimulation du point G, gynécologues et sexologues discutent toujours l'existence réelle de celui-ci.

GRAND MASTURBATEUR (LE) : Tableau de Salvador Dalí peint en 1929. Dalí y évoque les rochers de Cadaquès à travers une forme féminine qui tend le visage vers le sexe d'un homme vêtu d'un caleçon moulant. Ce vêtement masculin empêche les deux personnages d'avoir un rapport sexuel : «Je n'avais encore jamais fait l'amour au sens du coït», expliqua Dalí à la présentation de son œuvre. Il avait alors vingt-cinq ans et avouait qu'il pratiquait fréquemment la masturbation : «La masturbation était alors le centre de mon érotisme et l'axe de ma méthode paranoïa-critique. Je me masturbais avec une grande domination de mon sexe, en me provoquant mentalement au plaisir et en disciplinant

mes actes pour mieux savourer mon extase. Je me suis masturbé des dizaines de fois en regardant de la lucarne du grenier le clocher de Figueras. Je jouissais de mon moi exalté et totémisé dans ma verge dressée et caressée jusqu'à l'extase. Je suis un jouisseur d'images et ma peinture est une poursuite de l'extase» (*Comment on devient Dalí. Les aveux inavouables de Salvador Dalí*).

GRANDE HORIZONTALE : Nom donné (parce qu'elles «travaillaient» toujours en position couchée) à de riches courtisanes apparues au XIX^e siècle dans l'entourage de Napoléon III. On distinguait les grandes horizontales des simples horizontales, qui avaient une position sociale moins élevée. Les grandes horizontales ne demeuraient que dans les quartiers chic de Paris et déployaient un luxe indispensable au maintien de leur rang. Les plus célèbres étaient Cora Pearl, La Païva, Valtresse de la Bigne (entretenu par Jacques Offenbach), Jeanne de Tourbey, Apollonie Sabatier (muse et maîtresse de Charles Baudelaire), Blanche d'Antigny (qui inspira à Émile Zola le personnage de Nana), La Castiglione ou Laure Hayman, pour ne citer qu'elles. Cultivées, salonniers, parfois mécènes, ayant le goût de la musique, elles menaient parallèlement une carrière d'actrice, d'écrivain, de danseuse, de cantatrice. Juliette Adam était femme de lettres, Hortense Schneider avait débuté aux Bouffes-Parisiens, Marie Colombier se produisait sur les planches du théâtre du Châtelet et du théâtre de l'Odéon. Les grandes horizontales ne recrutaient leurs clients que parmi les hommes de lettres, les banquiers, les financiers, les députés, les ministres. Leur amant en titre était leur protecteur, comme le prince Jérôme Bonaparte, le duc de Morny, l'ambassadeur turc Khalil-Bey, le prince Achille Murat, Victor Masséna, Napoléon III lui-même, qui entretint un temps La Castiglione ou Alice Ozy. Elles recevaient dans leur salon mais



KAMA SUTRA : Ou Kamasutra, Kâma sūtra, Kama-sutra, Kama-soutra, etc. Traité philosophico-érotique indien sur l'art d'aimer rédigé en sanskrit au début du VI^e siècle et attribué au brahmane (membre de la caste sacerdotale hindoue) Vātsyāyana. Kama sutra (de Kama, dieu hindou de l'amour) se traduit par *Aphorismes sur l'amour*. L'ouvrage fut traduit pour la première fois à Londres en 1873 sous le titre de *The Kama Sutra of Vatsyayana* mais ne fut révélé en Europe que dix ans plus tard par une édition publiée dans l'État de Bénarès (actuelle ville de Varanasi), en Inde. Il fait partie de la littérature religieuse indienne. Dans sa conclusion, Vātsyāyana déclare d'ailleurs l'avoir écrit « sans passion, dans une extrême chasteté et concentration spirituelle, en contemplant le Créateur ». Composé sans aucune obscénité, le Kama sutra était à l'origine destiné à la noblesse riche, aux courtisanes et aux maharadjahs, le reste de la population devant se contenter des rapports sexuels ordinaires. La somme de savoir accumulée explique qu'il jouit aujourd'hui encore, en Orient comme en Occident, d'une énorme réputation. En Inde, aucune bibliothèque n'est réputée complète si elle ne possède pas une copie du Kama sutra. Le Kama sutra est surtout connu pour les positions qu'il énumère, dont les fondamentales sont : allongé sur le dos, allongé sur le ventre, allongé sur le côté, debout, assis, accroupi, à genoux, à quatre pattes, sur un genou, penché en avant. Des





NARCISSISME : Narcisse est un personnage de la mythologie grecque, fils de Liriopé et du dieu-fleuve Céphise. Le devin Tirésias (voir *Tirésias*) prédit qu'il vivrait éternellement à condition qu'il ne voie jamais son visage. Doué d'une grande beauté mais incapable d'aimer, il repoussa les avances de la nymphe Écho, qui se donna la mort de désespoir. Pour la venger, Némésis et d'autres nymphes poussèrent Narcisse à se désaltérer dans une source. Le jeune homme aperçut son reflet dans l'eau limpide, en devint amoureux et se noya en tentant de le saisir. Une fleur qui poussa à l'emplacement de son corps prit son nom. Le narcissisme est une sorte d'auto-érotisme, un syndrome caractérisé par un orgueil n'aboutissant qu'à l'admiration, voire l'amour de soi-même. Pour le médecin et psychologue Havelock Ellis, le narcissisme, même morbide, demeure purement platonique. Dans *L'Instinct sexuel*, son confrère Charles Féré signale cependant le cas d'une patiente qui éprouvait une excitation sexuelle en embrassant sa propre main.

Littérature : Ovide, *Les Métamorphoses*, poème épique (vers 1 apr. J.-C.). Dans l'œuvre d'Ovide, Narcisse ne se noie pas mais se laisse mourir de faim et de langueur.

Iconographie : *Narcisse*, tableau attribué à Michelangelo Merisi da Caravaggio dit Le Caravage (vers 1597); *La Métamorphose de Narcisse*, tableau de Salvador Dalí (1937).





Marie-Antoinette à Axel de Fersen, 4 janvier 1792

Écrire en langage codé fatiguait la reine, qui finit par ne pas toujours maîtriser son orthographe.

« Je vais finire, non pas sans vous dire mon bien cher et bien tendre ami que je vous aime a la folie et que *jamais jamais* je ne peu être un moment sans vous adorer. »

Pierre Choderlos de Laclos à son épouse Marie-Soulange, 19 germinal an II (8 avril 1794)

« Mes cheveux me gênaient pour attacher la boucle de ma per-ruque; je les ai fait couper ce matin et j'ai pensé que peut-être ils te feraient plaisir. À mon âge, ils ne repoussent plus; et il m'a paru juste qu'ayant les premiers cheveux de tes enfants, tu eusses les derniers de leur père. Je t'aime et t'embrasse du meilleur de mon cœur. »

Napoléon Bonaparte à Joséphine de Beauharnais, 10 germinal an IV (30 mars 1796)

« Je n'ai pas pris une tasse de thé sans maudire la gloire et l'ambition qui me tiennent éloigné de l'âme de ma vie. Au milieu des affaires, à la tête des troupes, en parcourant les camps, mon adorable Joséphine est seule dans mon cœur, occupe mon esprit, absorbe ma pensée. Et cependant, dans la lettre du 23 au 26 ventôse, tu me traites de vous. Vous toi-même! »